

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	96 (1951)
Heft:	11
Artikel:	Les voyages du colonel Edouard Burnand : directeur de la fabrique d'armes de Neuhausen
Autor:	Burnand, René
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-348456

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les voyages du colonel Edouard Burnand

DIRECTEUR DE LA FABRIQUE D'ARMES DE NEUHAUSEN

Depuis la publication de nos articles relatifs à l'histoire du fusil Prélaz-Burnand¹, de nouveaux documents rédigés par le colonel Edouard Burnand sont venus à notre connaissance. Ils relatent de façon vive et colorée de nombreux épisodes étroitement liés à l'histoire politique et militaire de l'Europe au cours d'une période particulièrement agitée et fiévreuse : guerres de Crimée, austro-italienne, vague de libéralisme aboutissant aux mouvements révolutionnaires d'émancipation en Espagne, en Hongrie, en Italie, enfin à la guerre franco-allemande.

La première partie du manuscrit auquel nous les empruntons couvre les années 1856 à fin 1860, pendant lesquelles le colonel et les siens habitent encore à Moudon. Il poursuit ses recherches balistiques en collaboration avec l'armurier Prélaz.

La seconde partie du cahier est relative à son activité de directeur de la fabrique d'armes de Neuhausen, où il s'est installé le 11 novembre 1860. Dès cette époque, il va s'attacher à faire prospérer cette usine, c'est-à-dire à lui fournir des commandes de fusils, ce qui l'amènera à multiplier ses voyages à l'étranger et le mettra en contact avec nombre de personnalités de premier plan, notamment avec les chefs des mouvements de libération en divers pays.

¹ *Revue militaire suisse*, N°s 2, 3 et 4, 1945.

Voici tout d'abord quelques passages qui enrichissent de nouveaux détails ce que nous avons écrit naguère de la mise au point du fusil Prélaz-Burnand.

1856. Notre grande affaire, à Prélaz et à moi, était d'arriver à la transformation des fusils de gros calibre et à la construction d'un fusil de 12 mm. Ces derniers donnaient en général de bons résultats, mais la difficulté résidait toujours dans la cartouche. Quant au gros calibre, mes essais avaient pour but de tirer une balle ogivale du poids de 31 à 32 grammes avec une charge de poudre aussi forte que possible (6 à 7 gr.) afin d'obtenir, même aux dépens d'une absolue justesse, un trajet très tendu. Cette idée fixe ne fut pas comprise en Suisse, où on veut toujours faire des cartons.

Voyages nombreux en Hollande où j'essaie de traiter avec Stevens de Maestricht.

J'espére pouvoir traiter avec la Russie à la suite du séjour que fit à Moudon le fameux général Todleben, le brillant défenseur de Sébastopol. Quel homme simple et aimable ! Souffrant d'une grave blessure à la jambe, il venait, enveloppé dans un grand manteau de cuir, assister au tir que j'exécutais au bout du Grand-Clos, au bout de l'allée des noyers. Rentré au logis, il prenait un crayon et du papier et dessinait les opérations du siège de Silistrie ; il parlait du siège de Sébastopol et déclarait que si on l'avait d'emblée attaqué au sud, au lieu d'arriver par l'Alma et le Nord, on en aurait eu raison dès le premier jour, rien n'étant fait de ce côté-là. Il parle de la portée immense (3000 m.) des fusils de chasseurs à pied français.

Décembre. Je pars pour la frontière, à Moutiers-Grandval, comme commandant de l'artillerie de la Division Fred. Veillon. Pendant ce temps le général Todleben m'invite à venir à Genève où se trouve le grand-duc Michel de Russie. (Celui-ci) me parle beaucoup fusils, mais ne conclut pas. Il m'annonce que l'affaire avec la Prusse est arrangée et qu'elle n'amènera aucun conflit.

Février 1857. Départ pour Carlsruhe avec le général Todleben. Il s'agit de faire des essais de tir en présence du grand-duc Michel. Je vois chaque jour sa sœur, la reine Olga de Wurtemberg, descendant de voiture devant notre hôtel, en avançant le plus joli pied possible.

Mais on a installé une cible au carrefour de plusieurs routes débouchant dans une grande clairière d'une forêt de pins. Autour de la cible, le grand-duc Michel en manteau blanc, le général Todleben idem, le général Philosophow, aide de camp, et plusieurs officiers badois. Moi, à 500 m. de la cible avec mon calibre de 12 mm. Je fumais un bout en tirant ; mais le général Todleben vient me dire que cela n'est pas permis en présence du grand-duc. Je le prie d'intercéder pour moi. On me répond que c'est accordé. J'envoie donc gaiement vers le ciel allemand les bleues spirales de mon Grandson. Mais voici le grand-duc Michel qui s'approche de moi ; il est seul.

— Vous tirez bien, colonel, me dit-il.

— C'est parce que je fume, répondis-je.

— Ah ? en quoi cela vous sert-il ?

— Voici, Monseigneur : dans cette clairière, le vent change à chaque instant ; le fumée de mon cigare m'avertit du changement de direction du vent et je m'arrange en conséquence.

Michel se met à rire en me disant :

— Fumez donc tant que cela vous plaira.

Le jour baisse et il me reste à faire les épreuves de pénétration. On dispose cinq parois de planches les unes derrière les autres. Il est entendu que tant que les hommes seront occupés entre les parois à boucher les quatre ou cinq trous de balle, un immense capitaine badois se tiendra devant la cible. A côté de moi, on tire le fusil Minié. Je tire ; j'entends la balle frapper les parois ; je sais que les cinq parois ont été traversées et qu'il faut un moment pour boucher les cinq trous. Je me retourne pour charger à nouveau. «Tirez, colonel», me dit-on. Le capitaine qui devait se trouver devant la cible avait disparu, je pouvais donc tirer ; mais je savais que les trous ne

devaient pas être tous bouchés encore. « Mais tirez donc, tout est prêt. » J'attends encore un peu ; point de capitaine devant la cible. Je tire ; la balle frappe les parois. Un grand cri ; un grand mouvement parmi les manteaux blancs ; on emporte quelqu'un ou quelque chose. C'est, dit-on, le grand-duc qui a été touché. Vite, j'expédie un sous-officier à cheval pour avoir des nouvelles ; il ne revient pas ; j'expédie des hommes à pied qui ne reviennent pas davantage ; j'entends dire : *Ein grosses Unglück.* On vient chercher un petit char à bras. Je vois qu'on le charge d'une masse noire. Ce n'est donc pas le grand-duc. Le char arrive. Couché de tout son long, le derrière en l'air, un caporal badois qui me fait grise mine. Puis voici le général Todleben qui m'annonce qu'il va rentrer à Carlsruhe pour expliquer comment se sont passées les choses. A 6 heures, je vais chez le grand-duc Michel. Je le trouve en grand uniforme, frisé, pommadé, superbe pour son dîner de fiançailles avec la soeur du grand-duc de Baden. Il m'assure qu'il prendra mon parti si on m'accuse et qu'il a fait au blessé, caporal Lang, une pension de 300 fr. Je vais à l'hôpital, où je vois ma victime sur son lit ; un filet contenant de la glace laissait échapper des gouttes d'eau froide sur son c... Cette malheureuse partie charnue avait été traversée à ras de l'orifice, sans fracture quelconque ; la balle lisse était sortie d'elle-même. Le soir, en rentrant dans la chambre que nous occupions, le général Todleben et moi, j'appris qu'en pleine table Michel avait dit que j'étais innocent de ce qui venait de se passer ; que j'étais un homme prudent, excellent tireur, que toute la faute provenait de la mauvaise organisation du tir : point de signaux, de drapeaux, de tambours ou de trompettes, etc.

— Quoi qu'il en soit, me dit Todleben, je crois que vous ferez bien de repartir. Jusqu'ici on vous avait considéré comme officier russe ; maintenant on sait que vous êtes suisse et la Suisse est mal vue depuis la campagne qui vient à peine de se terminer par une reculade de la Prusse. J'aimerais bien repartir avec vous. L'étiquette de la cour est ici bien plus

sévere qu'en Russie ; toutes les vieilles dames me persécutent, me poursuivent de leurs compliments... et ma blessure me fait beaucoup souffrir depuis que le bottier a voulu, à coups de marteau, assujettir un éperon, moi chaussé.

Et je repartis à 3 heures du matin après avoir offert au grand-duc Michel le fusil qui avait servi aux essais.

Mais rien n'avancait, nulle part. J'écrivais, correspondais avec les autorités suisses, l'école de tir de Vincennes, la Russie, la Belgique et le Piémont.

Mais la Russie ne lâche pas encore l'affaire. L'aide de camp de l'empereur, comte Levachoff, annonce son arrivée pour essais décisifs. On organise un tir à Villeneuve, une cible sur l'île. Le carabinier Jacques Bonjour, de Blonay, nous prête son concours comme tireur. Voici Levachoff et le comte Pouchtchine. Le tir va bien ; nous allons dîner à Noville. Levachoff relève ses manches pour nous laisser apercevoir la série de bracelets qui brillent sur ses minces bras blancs. On nous mène à la cave, où les Russes trouvent le vin innocent et guilleret. Ils n'en ressortent que fortement éméchés, dormant jusqu'à Vevey.

Le Conseil d'Etat vaudois prend à cœur l'affaire des fusils ; il fait faire des essais à Morges.

Enfin les essais se font en grand, avec 20 fusils, sur la grève du lac sous Préverenges, vers l'embouchure de la Venoge. Grand succès. Puis réunion de la commission à Moudon. Enfin tir à Bâle avec un peloton commandé par le lieutenant Schmidt. Succès complet, grande joie.

Septembre 1857. La Russie nous envoie, à Prélaz et à moi, 3000 roubles, en témoignage de la haute satisfaction pour les renseignements que nous avons fournis au gouvernement avec un nouveau système de fusils, etc. C'est donc tout ce qu'il y a à faire avec la Russie. C'est le seul gouvernement qui ait donné une récompense quelconque pour tous nos essais et nos frais.

A ce propos, je me souviens de mes angoisses lorsqu'un jour le comte Pouchtchine venu à Moudon pour remplacer le

général Todleben était étendu à côté de la cible, tout découvert, au Plan Freymond. Je tire ; le marqueur Bryois marque *sur le comte* immobile. Je *corne* encore une fois ; même jeu. Effrayé, je jette mon arme et je cours vers la cible à 300 m. Le comte toujours allongé. Enfin lorsque je ne suis plus qu'à 100 m. de lui, il se lève et vient à ma rencontre tenant à la main un petit objet.

— Vos balles ne font pas de mal, dit-il ; voyez, celle-ci m'est arrivée en plein dans une de mes semelles.

En effet, c'était une balle mal fondue, vide, une simple coque, qui après avoir ricoché je ne sais combien de fois sur les labourés, était arrivée sur le soulier. Je frémis de ce qui aurait pu arriver si elle avait touché ailleurs. Mais le comte affirmait qu'il était assuré contre les balles depuis le siège d'Erivan. Pour le prouver, il ouvrait un peu le devant de sa chemise et mettait votre doigt dans un gros enfoncement rond au milieu de sa poitrine ; un vieux trou de balle ! C'était un aimable officier, ce Pouchtchine.

(Le 26 janvier 1859, le fusil Prélaz-Burnand est adopté par les Chambres à l'unanimité moins deux voix. Manceaux (un Français) organise à Zofingue des ateliers de transformation. Le colonel Burnand part pour Florence en vue de doter l'armée toscane de l'arme suisse. Il aperçoit à Gênes, au moment de prendre le vapeur pour Livourne, deux bateaux ancrés dans le port : le *Lombardo* et le *Veneti*, sur lesquels, vers le soir, devaient s'embarquer Garibaldi et les Mille partant pour Marsala et la conquête de la Sicile.¹ On verra plus loin que cette rencontre lui suggéra le désir de rencontrer le grand patriote italien.)

* * *

(Le fusil Prélaz-Burnand étant devenu l'arme d'ordonnance de l'infanterie helvétique, le colonel s'occupe lui-même d'un second projet, celui d'en assurer la fabrication.)

¹ Giuseppe Garibaldi (1807-1882), héros de l'indépendance italienne né à Nice, mort à Caprera, conquit le royaume des Deux-Siciles.

1860. L'idée de la création d'une fabrique d'armes en Suisse me hantait. J'en fis part un jour au conseiller national Fierz¹ lequel m'engagea à en parler à Peyer-Im-Hof qui venait de former, à Neuhausen, une société qui reprenait les usines fondées par M. Moser. Je vis M. Peyer à Berne ; il parut disposé à s'occuper activement de l'affaire.

Juin 1860. Au retour de Florence, nous passions en famille à Schaffhouse. Accueil excellent, promesses superbes ! Souper au Schweizerhof avec les familles Peyer et Neher.

...

Je m'informe un peu partout pour trouver de l'occupation pour Prélaz... Celui-ci refuse de devenir contremaître à Neuhausen, cas échéant.

Septembre 1860. Sur la foi de belles propositions de Peyer-Im-Hof, ayant en poche un projet de convention écrit par lui, je pars pour Schaffhouse avec ma femme pour y chercher un appartement. Nous ne trouvons que la Burg au centre de la ville ; pas de campagne.

Je reviens seul et me mets à l'ouvrage, commençant par la construction de quatre affûts de 12 livres pour la Confédération. Cela marche bien. Mais un beau jour Peyer me dit que le conseil d'administration n'a pas admis dans son entier le projet de convention. Celui-ci stipulait pour moi le 1 % du matériel construit, fusils compris. C'était trop beau. On me propose de recevoir le 5 % du bénéfice net. (...) Mais j'étais installé, je ne pouvais plus reculer. J'acceptai et d'emblée je partis, avec M. Neher-Stockar, pour la Belgique où je devais acheter des machines à rayer les fusils, etc., et trouver des ouvriers. Je réussis à en trouver deux et c'est avec ces deux que je commençai la manufacture d'armes de Neuhausen. A Munich j'avais acheté 10 000 fusils bavarois, hors d'usage. Nous les rayâmes et les pourvûmes de hausses. Je me rendis à Stras-

¹ Heinrich Fierz, de Meilen, grand financier, importateur et exportateur de coton.

bourg et à Paris avec l'armurier Sauerbrey, de Bâle, dans le but d'acheter des fusils français. Je n'aboutis pas.

Novembre 1860. Enfin le 11 novembre, j'arrivais à Schaffhouse avec ma famille, obligé, pendant notre installation, de laisser à l'hôtel de la Couronne notre petit Eugène fort malade¹. Il ne se remit qu'à la Burg. Mais ce séjour au milieu de la ville ne pouvait nous convenir.

1861. Nous trouvons enfin à louer la moitié du Löwenstein, l'autre moitié restant occupée par la famille Rappard, propriétaire (...) Mon beau-père, le colonel Foltz² vint s'établir chez nous. C'était un séjour délicieux, ce Löwenstein. Quelle vue ! M. Moser, de Charlottenfels, m'avait autorisé à passer dans sa propriété pour me rendre à l'usine.

1862-1863. Il s'agissait de vendre les vieux fusils maintenant rayés, les bavarois. J'allai les offrir à Turin. Au ministère de la guerre on me répondit : « Pas de vieux fusils ; des neufs, tant que vous voudrez. » C'est ce qu'il fallait pour augmenter nos ateliers, pour former un corps d'ouvriers ; mais nous ne pouvions songer à faire les canons et les platines. Je partis donc pour Sechl où j'achetai des canons, puis pour Oberdorf dans le but d'engager de bons ouvriers. J'allai dans ce dernier endroit avec un contremaître, Weberbeck, qui avait travaillé là. Mais les employés suspectèrent (et avec raison) nos bonnes intentions et nous fûmes sur le point d'être arrêtés.

Je retournai plus tard à Turin avec un fusil neuf ; je demandai l'envoi à Neuhausen d'un contrôleur italien. Un jour, pendant que, solitaire, je déjeunais dans la vaste salle de l'hôtel de l'Europe, mon attention se dirigea vers une petite table au bout de la salle. Trois personnages parlaient à voix basse, à la façon des conspirateurs.

— Qui sont ces messieurs ? demandai-je au garçon.

¹ Le futur peintre Eugène Burnand.

² Le colonel fédéral d'artillerie Louis Foltz, de Morges.

— Il y a Kossuth¹, le général Klapka² et Pascal Duprat³.

J'appris aussi que Garibaldi venait d'arriver à Turin. Je voulais absolument le voir. Le soir, après le dîner, je retrouve au fumoir mes trois messieurs du matin. Je me lance.

— C'est à M. le général Klapka que j'ai l'honneur de parler ?

— Non, me répond Pascal Duprat ; le voici.

Je me présente à Klapka comme colonel fédéral ; accueil excellent, amicalement slave. La conversation s'engage ; Kossuth s'éclipse ; il a l'air écrasé et soucieux. Je demande au général Klapka s'il me serait possible d'être présenté à Garibaldi et de lui offrir des carabines suisses.

— Sans doute ; il sera charmé de vous voir ; je vous enverrai demain mon aide-de-camp, qui vous introduira.

— Le lendemain, j'entre chez Garibaldi ; le cœur battait fort. Voici le grand homme enveloppé dans son manteau gris qui laissait apercevoir la fameuse chemise rouge. Il m'aborde en me parlant l'italien.

— Permettez, général, je vous comprends fort bien, mais je ne puis répondre qu'en français.

— Bien, me dit-il dans le français le plus pur ; cela m'est égal. Eh bien, colonel, vous voulez donc me fournir des armes suisses ? J'en ai besoin.

Là-dessus conversation d'affaires. J'avoue humblement que les carabines eurent le dessous pendant quelques instants ; je ne pouvais me lasser de contempler, d'admirer la belle physionomie du terrible général. Quelle douceur dans ces yeux rapprochés du nez d'aigle, quel son de voix, quelle

¹ *Kossuth*, homme politique hongrois (1802-1894), prit une part active au mouvement libéral et assuma le rôle de dictateur dans la lutte contre l'armée autrichienne. L'insurrection écrasée, il se fixa en Italie, jouant le rôle d'un opposant irréconciliable au gouvernement autrichien.

² *Klapka*, général hongrois (1820-1892) aida à la création de la légion hongroise en 1859. Revenu en Hongrie en 1867, il se voua à la carrière politique.

³ *Pascal Duprat*, homme politique et écrivain français (1815-1885), représentant des Landes à l'Assemblée constituante de 1848, il fut exilé après le 2 décembre. Occupa une chaire à l'Académie de Lausanne.

poignée de main surtout ! Ah, j'ai bien compris la force d'attraction, le charme persuasif qui se dégageait de cet homme. Impossible de résister lorsqu'il m'aurait demandé : voulez-vous venir avec moi ?

Garibaldi me donne rendez-vous pour l'après-midi. Je le trouve, se promenant seul devant sa demeure. D'emblée il me reconnaît, me prend par le bras, et nous voilà marchant comme deux vieux camarades. Je me demandais si c'était bien moi qui me promenais ainsi. Lorsque je l'eus quitté, on m'applaudit dans la rue. « L'âne chargé de reliques » me revint en mémoire et je rentrai chez moi, sans commande positive, mais riche d'un beau souvenir. Peu de mois après, la balle d'Aspromonte mettait fin aux succès, constants jusqu'ici, du brave général¹.

Février 1863. Comment se fait-il que mon beau-père et moi ayons eu l'idée de construire une maison ! Le Löwenstein avait été vendu à M. Moser ; nous voulions vivre à la campagne. Rien à louer.

1863. (Le colonel Ed. Burnand fait connaissance au tir fédéral de la Chaux-de-Fonds de deux personnages avec lesquels il devait avoir d'excellentes relations : le capitaine de chasseurs à pied Bally, membre de la commission de l'école de tir de Vincennes, et Gastinne-Renette fils, arquebusier de l'empereur Napoléon III, charmant homme.)

1864. Je construis le fusil de chasseur en concurrence avec la fabrique de Thoune, dirigée et protégée par Wurstemberger². J'ai le dessus ; mon modèle est adopté.

Le grand-duc de Bade vient inaugurer la ligne de Waldshut-Constance. Schaffhouse le recevait sur son territoire. Grand déjeuner d'officiers et de civils à la gare (...). On ne m'avait pas invité ; mon uniforme de colonel fédéral aurait éclipsé celui du commandant du bataillon Stierlin qui tenait

¹ On sait qu'en 1870 Garibaldi offrit ses services à la Défense nationale française et lutta du côté de Dijon.

² Rudolf-Emmanuel Wurstemberger (1808-1876), colonel d'état-major d'artillerie, intendant de l'arsenal cantonal bernois, coopéra aux travaux de la commission de l'armement.

à briller. Me promenant avec Florence Doxat¹, je rencontre Fornerod², président de la Confédération, qui vient à moi avec d'autant plus de grâces que j'avais une jolie demoiselle à mon bras. Il fait la roue et me donne rendez-vous au déjeuner officiel.

— Mais je ne suis pas invité.

— Comment, vous ? Pas possible !

Voici de son pas lent et balancé le Président de la ville, le spirituel bon vivant H. von Ziegler. Fornerod lui signale *l'omission* commise à mon endroit. Ziegler est embarrassé ; mais il tient à plaire à Fornerod ; il prend donc sur lui l'invitation qu'il m'adresse. Cela m'amuse ; je ne revêts pas mon uniforme et assiste au déjeuner. Discours du Grand-Duc, tout simple et cordial. Je ne lui parle pas de mon aventure de Carlsruhe en 1857, ni du caporal Lang !

1865. Mort de mon beau-père qui n'avait joui que peu de temps de la Florence (nom de la campagne). Que de jouissances de jardin, de plantations. Ma bonne Henriette faisait avec moi le tour de la *grande propriété*. Nous avions de tout en abondance ou en espérance. Tir fédéral. Je suis le président du comité de réception. Mais je m'aperçus que (...) Vetterli appelé était destiné à me remplacer comme directeur.

Je vais avec Peyer à Stans pour l'inauguration du monument de Winkelried.

Je pars pour Florence, avec une lettre pour le Comte Czaki. Il s'agissait de reprendre l'envoi de nos vieux fusils. Au printemps précédent, nous en avions expédié en Hongrie, les canons dans des tonneaux, les bois en ballots. Les envois, concertés à Genève avec le comité d'action, avaient bien marché, mais, un beau jour, le fond d'un des tonneaux se brisa. La ruse fut découverte. Fini.

Il s'agissait de reprendre les négociations, mais les événements marchèrent trop vite ; la guerre austro-italienne,

¹ Amie de la famille, qui devait épouser plus tard le Dr René Leenhardt, de Montpellier, cousin de M^{me} Ed. Burnand-Foltz.

² Constant Fornerod (1819-1899).

Custozza¹, la Bohême, tout se précipita. Toutefois il s'agissait d'armer la légion garibaldienne, mais de fusils neufs. L'agent de cette société me donna rendez-vous, le soir, au café dell'Alpi, où je devais trouver le comité. En effet, il y avait là beaucoup de monde, et quel monde ! Menotti Garibaldi², Castellini, etc. On me demande le prix de mes fusils ? Tant, mais *en or*. Ce mot fit révolution. Comment, vous Suisses, vous n'avez pas confiance en notre papier ? Vous êtes de mauvais voisins. Nous allons rectifier la frontière et prendre le Tessin jusqu'au Cenere.

— Messieurs, je vais télégraphier à mon administration et lui demander si elle persiste à demander le paiement en or, et (je vais) rester au milieu de vous jusqu'à l'arrivée de la réponse.

D'accord. Là-dessus, on reprend la discussion sur la rectification des frontières. Je propose de tracer une ligne droite de Côme à Poschiavo, laissant à la Suisse la Valteline. Cela s'échauffait ; on voulait me faire un mauvais parti, lorsque se lève le chevalier Caïmi.

— Citoyens, dit-il, personne ne touchera à cet homme. C'est lui qui l'an dernier, au tir fédéral de Schaffhouse, monta à la tribune pour y réunir prophétiquement les drapeaux allemand et italien qu'alors l'Allemagne ne voulait pas recevoir à Brême. Aujourd'hui, sa prophétie est réalisée. L'Italie est unie à la Prusse³.

Là-dessus, bravos sans fin ; j'étais sauvé et le télégramme de Neuhausen arrivait, confirmant mon dire quant au paiement *en or*. Là-dessus la séance fut levée... et je ne vendis pas de fusils.

(*A suivre*)

Cap. RENÉ BURNAND

¹ C'est à Custozza que les Autrichiens battirent les Italiens en 1866.

² Fils aîné de Giuseppe G.

³ C'est en 1866 qu'un traité d'alliance fut signé entre l'Italie et la Prusse contre l'Autriche, laquelle dominait encore la Vénétie. Ce traité était resté longtemps secret.